

2012. Cet été-là, j'arpente la ville.

Des corps y sont en trop, chassés de leur pays par l'urgence économique.

On les appelle « Roms ». Une nouvelle catégorie. Il y a en a eu d'autres :

- sans papiers

- sans domiciles fixes

- sans visages

- sans regards

Ombres furtives toujours au travail sous le soleil ardent de l'été.

Corps relégués à des bouts de trottoir en devenir bitume.

Corps inquiétants

Corps inquiétés.

Sans répit.

Mardi 3 juillet

Daddo gagne sa vie en faisant les poubelles. Je l'invite à boire un café. Il me propose de me présenter son frère au marché aux puces le samedi suivant.

Mercredi 4 juillet

Anna fait la manche à la Canebière. Sa fille Esméralda âgée de 4 ans dort dans sa poussette.

Tous les jours elle vient à pied du Chemin de la Madrague Ville, près de l'Unité d'habitation d'urgence, à la Canebière. C'est très loin. C'est long

Elle vit seule sans famille, ni mari.

Je la retrouve chaque après-midi au même endroit. Elle refuse que je vienne la voir là-bas.

Elle parle bien français. Je lui propose de devenir ma traductrice. Mais elle doit partir en Roumanie auprès de sa mère malade.

Jeudi 4 juillet

Gare Saint-Charles. En bas des escaliers, une famille est installée sous les arbres.

La nuit, quelques-uns dorment là, d'autres à l'abri des portes cochères, boulevard d'Athènes, d'autres encore sous les escaliers de la gare. Quelques camping-cars stationnent là, tout juste arrivés d'Italie.

Le matin, la tension est visible sur les visages. En fin de journée, l'atmosphère est plus détendue.

Dignité et beauté des visages sont balayées par la violence sociale. Elle nuit à tout échange. Elle altère même nos propres rapports.

Dimanche 7 juillet

Marché aux puces.

Ce samedi comme presque tous les samedis de cet été-là, des cars de CRS font irruption vers 10 h, chassant et privant les hommes et les femmes de leur maigre butin acquis tout au long de la semaine.

Au centre du carrefour, un photographe de la police fiche une femme et son enfant
Je ne retrouve pas Daddo.

Samedi 21 juillet

Chemin de la Madrague Ville, au pied de l'Unité d'habitation d'urgence de la ville de Marseille. Ils sont une centaine, hommes, femmes, enfants, ils habitent à même les trottoirs exigus dans des abris ou des tentes de fortune. Les enfants jouent, au risque de se faire renverser à tout moment par les voitures qui, sans relâche, passent à vive allure.

C'est le dernier refuge trouvé par les familles après les dernières expulsions.

Il fait chaud, la lumière est vive. Des matelas sont posés à côté des tentes surchauffées.

Mirca se tient debout près de sa tente. Son visage est barré d'une moustache.

Dimanche 22 juillet

Je filme en silence tous les membres de la famille de Mirca : Sandu, Mirca, Liliana, Kosmin, Maria Romella, Kostel Sandu, sosie de Sandu, Ciorba, musicien tzigane très célèbre, qui chante ou plutôt déclame en une sorte de slam très rythmé des récits de vie.

Je demande à Maria et Liliana de commencer à noter ce que les femmes font chaque jour.

Lundi 23 juillet

Toute la famille est partie sous la pression des menaces d'expulsion. Pendant ce voyage, Sandu aurait été victime d'un grave accident de voiture, me dit-on. A ce jour, les informations glanées sont contradictoires.

Leurs voisins de trottoir, Cassandra et son mari Vian, Jabbar, Nicoletta et son mari Marcello sont restés... Ils viennent de Roumanie. Leurs tentes sont adossées au camping-car de Zaim – il vient de Bosnie, lui. Les familles roumaines se construisent des abris de fortune. Les familles bosniaques vivent dans des camping-cars.

Mardi 24 juillet

Les deux familles sont amies. Des liens de travail les unissent. Les hommes travaillent dans la ferraille.

Zaim est réfugié politique. Il a sa carte de séjour.

J'enregistre son histoire.

Mercredi 25 juillet, fin d'après midi.

Dakko m'offre une bière, puis nous partons acheter un pack pour tout le monde. Il me montre la photo de sa femme et mère de ses enfants. Elle est incarcérée à Milan pour 5 ans.

Nous mettons un CD dans la voiture. Portières ouvertes, la musique tzigane inonde le trottoir.

Dakko danse puis me demande de l'emmener faire le tour des autres campements.

Torse nu dans la voiture, il chante à tue-tête.

Jeudi 27 juillet

Des menaces d'expulsion planent sur toutes les familles qui habitent là. Zaim me propose de retrouver Tony pour aller partir à la recherche d'un campement plus sûr.

Tony habite dans son camping-car, avec d'autres familles, un peu plus loin, sur un carrefour entre deux routes, près d'une station de lavage de voitures. Un vieux figuier les protège de la chaleur.

Situé à environ 3 kilomètres, près de la déchèterie, sous le pont du chemin-de-fer, le futur campement, que nous envisagions, a déjà été occupé. Les deux chefs de famille décident de s'installer le soir même après avoir minutieusement inspecté tous les accès et s'être assurés de toutes les échappées possibles.

La guerre de Bosnie est passée sur le corps et l'esprit de Zaim. Il me montre ses cicatrices bien visibles.

Chef de famille, il organise l'économie, redistribue l'argent.

Il demande beaucoup, négocie chaque geste.

Chaque jour, il sillonne la ville en camion avec Jasmin et Jabbar pour des reventes au ferrailleur. 50 euros par jour, environ. Chaque jour, sa femme se rend au centre-ville. Pour quelques euros.

Devant le camping-car délabré qui sert de dortoir à la famille, tous s'occupent de Zaim : ses fils le rasent, sa femme le lave.

Il est 11 h. Yasmin émerge du camping-car, il a regardé la TV dans le camion de Zaim jusqu'à 5 h du matin.

Un jour, il m'a demandé de l'emmener à la Timone pour aller voir « les putes ». Je lui demande qui sont ces femmes : des Bulgares, des Roumaines, des Roms ?

Yasmin est en France depuis 10 ans. Son français reste très rugueux. Comme si les mots refusaient de sortir de sa bouche.

Lundi 30 juillet

Les familles sont convoquées au tribunal en raison d'un arrêté d'expulsion. Ce bout de trottoir appartient à la ville de Marseille et à Sofilo, filiale d'EDF.

Cassandra ne s'est pas rendue au tribunal le matin. Elle a eu peur. Elle a 28 ans et 4 enfants, qui vivent en Roumanie avec sa mère. Elle leur envoie régulièrement ses revenus là-bas.

Au tribunal, l'arrêté d'expulsion a été repoussé au 12 septembre.

Vendredi 3 août

J'arrive vers 9 h 30. Dakko est abattu près du camping-car familial.

Le sol est jonché de débris divers, de jouets, de nourriture. Il me dit que la veille il a été agressé en voulant défendre ses enfants. Il est resté seul ici.

Il me montre les traces de coups sur son visage et son dos.

Plus loin les enfants jouent ou plutôt s'envoient des chaussures, de vieux jouets au milieu de la rue.

Il dit qu'hier personne n'a mangé, ni lui ni ses enfants.

S'ensuit une discussion sur Zaim et son rapport à l'argent.

Cassandra est assise devant sa tente. Calme, forte, souriante.

Je reste longtemps avec elle à ne rien faire, à observer. Puis, on boit un café apporté par Khaima.

Yasmin émerge de son sommeil doucement et douloureusement. Il s'est foulé la cheville, la veille. La douleur est vive. Il se recouche.

De l'autre côté de la rue, le frère de Dakko est là, avec toute sa famille, à peine arrivée de Bosnie pour rendre visite à la famille.

Une femme arrive en voiture et donne un grand sac de vivres, qui est immédiatement partagé.

Nous restons dans la voiture, son frère s'approche. Il s'effondre en larmes, comme un enfant, devant la tristesse et la douleur de Dakko.

La police s'approche, s'arrête à mon niveau, nous observe longuement, puis repart.

Samedi 4 août

Arrivée vers 11 h ce matin.

Le boulevard est vide et immense.

A droite, la grand-mère dort sur un canapé et le frère me harcèle pour que je fasse des photos de sa famille. Je ne veux pas filmer la famille de Sarajevo qui est juste de passage.

Avec Cassandra, nous notons les noms des membres de la famille partie précipitamment en Roumanie.

Chemin de la Madrague Ville.

La fraîcheur de la mer est balayée par le pont de l'autoroute du littoral qui chaque matin des 7 h inonde l'atmosphère du bruit des voitures. Les trottoirs étroits sont occupés par les tentes et les voitures qui, le dimanche, jour du marché aux puces, refoulent les corps sur la chaussée.

Les voitures roulent trop vite. Toujours.

La vie, là, est nue, exposée au regard de tous.

Territoire morcelé où chaque famille organise sa survie en dépit de la promiscuité.

Parfois des revendeurs passent pour de l'alcool, des cigarettes.

Sur le grand boulevard, tous les matins, les mêmes hommes sortent un par un de l'UHU (le foyer). Ils n'y retournent que le soir.

Des Comoriens marchent lentement deux par deux, totalement aveugles à la situation sous leurs yeux.

Lundi 6 août. Milieu d'après-midi.

Jabbar, le frère de Cassandra récupère des fils de cuivre.

Dakko est là. Ses enfants ne sont pas loin. Le frère de Zaim nous rejoint. Il vit à Sarajevo. Il est venu rendre visite à la famille et à son fils Dakko et ses petits enfants en particulier. On parle de la guerre de Bosnie. Il me montre, lui aussi, ses blessures. Des blessures par balles.

Que pense-t-il de la situation de sa famille, de son fils Dakko et des enfants ?

Il ignore ma question.

Il vit d'allocations en Bosnie.

La voiture est chargée prête à repartir avec le frère de Dakko et sa famille.

Zaim est en France pour l'aide médicale. C'est tout ce que je saurai jamais de lui,

Cassandra et Vian arrivent. Ils portent avec eux le fruit d'une journée de labeur.

Nous parlons de la situation économique en Roumanie. Vian et Marcello étaient ouvriers dans les usines de Tirgu-Mures. Ils ont perdu leur emploi. Ils ont tenté de retrouver un travail en Hongrie toute proche. En vain.

Je croise Tony qui me dit s'être installé sous le pont de chemin de fer avec toute sa famille.

Samedi 18 août

Après une semaine d'absence, retour à la Madrague ville.

Cassandra, Vian, Zorro et son fils Zaim junior sont là.

Nicolleta et son mari se sont installés plus près de l'UHU.

Un gros ballot est prêt à partir avec des habits pour les enfants de Cassandra.

Cassandra téléphone pour prendre des nouvelles de son fils hospitalisé... Elle me raconte que son frère, qui vit là-bas, n'a plus de nez et que tout le monde en rit.

Vendredi 7 septembre

L'actualité concernant les « Roms » s'est accélérée cet été. Démantèlement des camps contre prises de positions citoyennes. J'ai lu, j'ai écouté, j'ai mis en place une veille internet. L'inventaire des expulsions ou des violences est long : 55. Ici, à Marseille, mais partout en France aussi.

Ce jour à la Madrague Ville, tout autour de l'UHU, les choses n'ont pas tellement évolué.

Les tentes sont fermées, hommes et femmes sont partis travailler en ville. Seuls quelques corps endormis sur les matelas témoignent qu'il y a une vie, ici.

La tente de Cassandra ainsi que le camping-car de Zaim ne sont plus là. Je demande à Jasmin des nouvelles. Agressions, disparitions.

Cassandra s'est installée un peu plus loin, à la suite de la saisie du camping-car de Zaim par la police.

Tony, Jasmin et Zorro mangent et boivent à l'ombre du camping-car de Tony. A l'intérieur, 5 jeunes filles jouent. Elles sont les filles de son fils.

Tony ne s'est pas installé sous le pont du chemin-de-fer. Il déplace sa famille au gré des harcèlements de la police.

Samedi 8 septembre. Arrivée en fin de matinée.

Cassandra est partie travailler tôt ce matin. La famille voisine s'affaire et cuisine.

Nous discutons de la menace d'expulsion. Ils n'ont aucune idée de ce qu'ils vont faire. Maria parle de sa voix rauque. Elle a 38 ans, son mari est décédé. Elle me dit vouloir un homme qui la prenne en charge.

Rue de Ruffi, plusieurs familles vivent autour de l'église désaffectée. Il reste de la place sous les arbres.

Je parle de la situation à la Madrague Ville, je parle de Cassandra et suggère que sa famille puisse aller s'y installer. Refus très ferme.

Il y a Daddo avec sa poussette pleine d'objets récupérés pour la vente de dimanche au marché aux puces.

Il habite avec son père. Il n'a pas de tente, juste un tapis. Un feu est allumé sous les piliers de l'autoroute.

Sans protection.

Plus loin, des militants avec des pancartes alertent les militants socialistes de la « fête de la rose » des expulsions sauvages du gouvernement.

Tony n'est pas au rendez-vous. Je le cherche dans la ville, sous le pont du chemin-de-fer, près de la station de lavage. On me dit qu'il est parti.

Fin d'après midi. Cassandra n'est toujours pas revenue de sa longue journée de travail.

Saïd, français d'origine algérienne, vit là, lui aussi, sous la tente depuis quatre mois.

Il travaille comme commis de cuisine et rapporte souvent les invendus de son restaurant rue de Rome.

Saïd pourrait dormir à l'intérieur de l'UHU, mais il préfère la tente avec les familles.

Dimanche 9 septembre

J'emmène Vian en voiture pour lui montrer l'église rue de Ruffi. Il connaît bien cet endroit et cette famille mais refuse de s'installer dans son voisinage.

Soleil de plomb à la Madrague Ville.

La lumière est crue. A la demande générale, j'organise un studio de fortune à l'aide d'une bâche verte, en dépit de la lumière. Je réalise 10 portraits dans une joyeuse ambiance.

Lundi 10 septembre

7 heures du matin. Nicolletta, son mari, Cassandra et Vian sont déjà debout. On boit du café, on fume des cigarettes.

J'ai ramené des annonces de voiture d'occasion pour Marcello et Nicolletta. Ils ont besoin d'une voiture pour le travail. Ils ont aussi l'intention de retourner en Roumanie. Il n'est que 7 h 15, et déjà, ils veulent téléphoner au garage.

Saïd sort de la douche et part travailler.

Nous restons sur le trottoir attendant une possible intervention policière

Maria arrive, va chercher un café à l'UHU. Je lui tends mon téléphone pour qu'elle appelle sa mère malade. Elle pleure.

Trandafir récupère le cuivre d'une bobine de voiture. Ses outils sont rudimentaires.

Un couteau de cuisine et un marteau.

Mardi 11 septembre

Ce matin, arrivée à 7 heures.

Medianca est seule, assise au bord de sa tente. Elle fume une cigarette. Puis émerge doucement Nicolleta.

Plus loin, une ronde de poussettes descend sur la ville.

Des hommes sortent de l'UHU, un café à la main et entament leur journée d'errance.

Le même homme qu'hier, les yeux maquillés, habillé d'un long jogging qui traîne sur le bitume, traverse la rue sous les regards amusés.

En face, un immense terrain vacant est maintenu fermé par un lourd portail.

Quelques employés arrivent en voiture. Ils ouvrent le portail et entrent.

Au-dessus de nos têtes, sur le pont de l'autoroute, les voitures s'agglutinent pour entrer au centre-ville. Le bruit croît.

Les enfants dorment encore.

Guiletta se lève, va se laver le visage à la borne incendie. Ce matin, elle coule abondamment.

Il fait frais. Les visages sont encore fermés.

Nicolleta m'offre un café. Maria sort, couverte par une veste d'homme, trop grande.

Peu à peu, tout le monde se rassemble autour de la tente de Nicoletta, sereine.

Devant sa tente : le tapis de paille qui hier nous a servi de fond pour le studio-photo improvisé. Changement de statut de l'objet qui, hier, paraissait presque en trop. Hier, il était beau. Aujourd'hui, il a repris son apparence d'origine.

Vian s'en va, poussant sa poussette pleine énergiquement. Il revient un peu plus tard à vide.

Le marchand de ferraille est juste au bout de la rue.

Guilleta s'approche et me demande l'adresse de ce bout de trottoir.

Tettecio apprend à lire à sa fille Andrea.

Le contraste est immense entre la douceur de ce qui s'offre à mon regard et la violence de la rue.

Chacun se prépare à partir travailler.

La police n'est pas venue.

Nul ne sait, ce qu'est devenue la famille de Zaim. Est-ce que finalement les filles peuvent aller à l'école ?

Jabbar arrive. Il me dit que Zorro est mort comme Sandu dans un accident de voiture.

Il joue bien sûr.

Mercredi 12 septembre

Ce matin, à 6 h 30, le ciel est un peu menaçant.

Medianca et son mari Ardil sont déjà réveillés. Maria est assise au bord de sa tente et fume une cigarette.

Nicolleta sort de la douche avec deux cafés. Elle m'en offre un. Cassandra et Vian sortent leurs poussettes de l'UHU. Ils les mettent à l'abri là, pour la nuit.

Des hommes passent. Toujours les mêmes.

Vian est déjà prêt. Il arbore un beau t-shirt blanc.

Nicolletta m'explique qu'en Roumanie il y a des poubelles et des sanitaires dans les villes. Ici, non.

Samir, algérien d'Annaba, passe en vélo. Il nous salue. Il rachète des objets ici pour les revendre en Algérie. Au fond de son sac-à-dos, des prises, un épilateur, de vieux téléphones. Il revend aussi des Marlboro achetées en Algérie.

Il parle un peu Romani.

Guiletta et son mari Romeu reviennent déjà avec leur cargaison de ferraille qu'ils entreposent sur le trottoir avant de repartir aussitôt.

Le travail commence très tôt.

Ils ont une camionnette.

Muni de sa poussette, Vian part prestement en direction de Castellane.

La police n'est pas venue ce matin.

Je m'assure que tout le monde a bien mon numéro de téléphone en cas d'urgence.

Jeudi 13 septembre

Je retrouve Nicoletta. Elle est très contrariée. Dans la nuit, le fruit de son travail de la veille a été volé près de sa tente.

Rue d'Aix Rasida, le fils de Dakko fait la manche. Il semble si petit dans cette rue.

Samedi 15 septembre

Il fait encore chaud.

Irina vient me parler. Elle me dit qu'elle vit seule avec sa famille et sa fille Salima. Son mari l'a quittée pour une autre femme. Elle décide d'écrire. Elle m'écrit une chanson, puis me présente à toute sa famille qui vit plus près de l'Unité d'habitation d'urgence.

Irina a 15 ans.

Au total 22 ou 23 tentes de part et d'autre de la rue. Les familles se regroupent.

Il est 18 h, Medianca épluche des haricots tout en disputant son mari Ardil qui s'échine, lui, à éplucher un frigo.

Chacun s'affaire et prépare son repas. On m'y convie. Salade de tomates pour Cassandra, ragoût de saucisses pour les autres. Un feu de bois est allumé plus loin.

C'est la fin de journée. Cassandra nettoie ses baskets.

Dimanche 16 septembre

Irina écrit ses chansons en roumain. Elle parle et écrit mal le romani.

Lundi 17 septembre

7 h. Il fait déjà chaud.

Les conditions de vie et d'hygiène sont très dures. Un seul robinet pour tous. Parce qu'il n'y a pas d'évacuation, il inonde les tentes voisines. Pas de toilettes. Certains, plus chanceux ou ayant des membres de leur famille à l'intérieur de l'UHU, peuvent de temps en temps bénéficier de la douche du foyer.

La police n'est pas venue.

Mardi 18 septembre

10 h. Les camions reviennent chargés de ferraille.

Samir, un autre Algérien arrive avec un camion plein : frigo, baignoire en fonte. Des gravats aussi.

Fiorin se charge de les évacuer.

Samir travaille dans le bâtiment et donne des coups de main comme il peut. Il dit être révolté de la situation, en particulier des plaintes des riverains du boulevard de Plombière qui ont déclenché l'évacuation du bidonville.

Nicoletta et Marcello n'ont finalement pas pu acheter une diesel. Trop cher.

Calin est prostré contre le bord de la route, secoué par de violents vomissements. Il ne semble pas avoir de fièvre mais nous appelons les pompiers qui l'emmènent à l'hôpital Nord. Toute la famille suit l'ambulance en voiture.

Irina écrit des chansons dans le carnet que je lui ai laissé.

Mercredi 12 septembre

Appel de Nicoletta à 7 h.

La police est là.

Le campement n'a pas été évacué mais quelques-uns, dont Cassandra et Vian, Nicolleta et Maria, ont reçu un arrêté d'expulsion. Retour en Roumanie.

Le chef de la police des frontières désapprouve la politique de Manuel Valls.

Il ne sait rien ou ne dit rien des menaces qui frappent ce morceau de ville.

Arrogance des autres policiers. Ils nous disent « abritez-les chez vous ».

Les recours s'organisent.

Les blessures dues au travail sont fréquentes. Coupures, coups de marteau. Hier, Marcello s'est cassé le bras.

Parfois la nourriture est abondante. Alors les femmes, Nadia, Mindra, Medianca, font vite cuire la viande avant qu'elle ne pourrisse, improvisant des feux de fortune, à même le trottoir.

Ce matin, une énorme caisse de sandwiches sèche au soleil. Victor est assis à côté de sa pancarte écrite en grec. Il me demande de la traduire en français afin de pouvoir récolter quelques euros.

17 h. La situation est très tendue.

Vian, le mari de Cassandra, s'est refermé sur lui-même. Ce matin, il a dû fuir devant l'arrivée de la police. Il plie une bassine de cuivre pour la vendre au poids. Comment lui expliquer qu'elle aurait plus de valeur intacte ?

Jeudi 20 septembre

Audience au Tribunal administratif, à la suite de l'arrêté d'expulsion.

Ce n'est ni un campement organisé, ni un terrain privé occupé illégalement. Ce n'est que le dernier recours des familles expulsées de toutes parts.

Le danger est partout et tout le temps présent. De jour comme de nuit.

La nuit, les vols empêchent les familles de dormir.

Au tribunal, on se bat pour un bout de trottoir, espace public insalubre, dangereux et sonore.

Le juge écoute la requête de l'avocat et remet sa décision à plus tard.

Qu'y a-t-il à comprendre ?

Voir, juste voir, regarder.

99

Retour vers 17 h pour expliquer la situation aux familles, essayer de mobiliser les hommes pour trouver ensemble un autre espace. Ils n'en peuvent plus. N'y croient plus. Préfèrent encore rester là en attendant l'expulsion définitive.

Cassandra et Vian me disent vouloir rentrer en Roumanie.

De l'autre côté du boulevard, les hommes commencent à brûler les câbles pour en extraire le cuivre.

Fumée noire, toxique.

Vendredi 21 septembre

Ce matin tôt, la même fumée toxique envahit encore les corps.

Irina est là, un gros cœur dessiné sur son bras.

Une violente altercation éclate de part et d'autre de la route. Elle grossit. N'en finit pas. Guiletta, prostrée, se révolte.

La police passe, disparaît, puis repasse. Très près de nous cette fois, et avec un appareil photo.

Ce matin un homme a fait un don de 100 euros. Difficile partage. Une bagarre éclate entre les hommes.

Saïd me dit son épuisement.

Sur le chemin du retour, Rasida fait la manche. Depuis la dernière fois, il a perdu ses dents de devant.

Dimanche 24 septembre

Jabbar occupe la tente de Cassandra et Vian, partis en Roumanie samedi matin.

Il appelle Cassandra de son mobile. Elle me dit avoir l'intention de revenir dans deux jours.

Je croise Averesco et lui demande ce qui s'est passé vendredi. Large sourire. Il ne répond rien. Puis il me demande de photographier sa famille, sa femme Nadia et leurs quatre enfants.

Plus loin, dans la famille d'Irina, c'est le silence et la fatigue.

Nous partons avec Cristi rechercher un lieu possible pour « habiter ».

Près de l'Huveaune, juste au bord des voies de chemin de fer. Le lieu a déjà été occupé. Restent des traces de feu.

Mardi 25 septembre

Je travaille à l'atelier et j'entends en permanence des sirènes de police. Pour qui ?

Il a plu pour la première fois depuis longtemps.

Nadia veut toujours plus de photos de ses enfants.

Irina est là, agitée, affairée. Toute sa famille est partie dans le quartier du Merlan, Traverse des Pâquerettes. Elle rassemble quelques affaires et part en voiture sans un mot.

Les tentes en très mauvais état n'ont pu être démontées et restent là, à l'abandon. Restent également deux fauteuils côte à côte, face à la rue.

Ce bout de trottoir avec ces tentes vides, abandonnées, déchirées et les objets abandonnés autour me donne à penser qu'« on est en guerre », ici.

Les autres familles sont encore là, au milieu de ce trottoir en ruine.

Andrea vient avec moi, me prend la main comme chaque jour.

Sa mère et son père vident la camionnette de sa ferraille. Le travail, sans relâche.

Les camionnettes servent non seulement au travail qui s'effectue en famille mais parfois aussi d'habitation.

Hommes, femmes unis.

Romeu et Guiletta s'acharnent au travail, parlent peu.

Le feu menace.

Mercredi 27 septembre

Traverse des Pâquerettes. Un champ, au milieu de petites maisons individuelles cernées par de grands-ensembles ou de nouveaux programmes immobiliers plus cossus. Un arbre, des herbes sèches.

Les tentes de la famille d'Anika sont plantées là, tout au bord. Plus loin des matelas à même le sol, recouverts de bâches plastiques pour les isoler. Une cuisine sommaire.

La famille d'Anika est à peine arrivée que déjà les voisins ont alerté la police. Tôt ce matin, elle a effectué un contrôle d'identité et photographié les passeports.

Certains ont menacé de mettre le feu aux herbes sèches pour les faire fuir. Un autre a tiré des coups de feu dans la nuit.

Les volets des maisons sont fermés, les portes cadénassées. De hauts murs de parpaings cernent les maisons. Les noms sur les boîtes aux lettres témoignent d'une immigration plus ancienne, italienne.

La situation semble intenable. Nous partons un peu plus loin, avec Madelin, Gabriciu et les enfants à la recherche d'un autre lieu.

Je fais des photos du quartier, des boîtes aux lettres, des murs de parpaings.

Un homme nous interpelle violemment. Sa femme et sa fille se tiennent devant la porte de leur maison. Ils arborent un t-shirt sur lequel est inscrit : « fier d'être marseillais ». Les deux femmes le dissuadent de nous parler. Une longue discussion s'engage. Il est « flic » et d'origine italienne et... gitane.

Vindicte populaire sur les maux engendrés par les Roms. Le quartier est en alerte.

Une BM arrive à vive allure. Homme en capuche noire. Il salue le voisin de la maison la plus proche qui se tient debout sur son camion sans un mot, nous regardant.

Nous décidons de quitter ce champ paisible mais cerné. Au plus vite. La BAC débarque. Un cambriolage a eu lieu dans une maison voisine. Les Roms sont accusés.

La police n'intervient pas, ne fouille pas les voitures.

Le voisin qui a alerté la BAC déboule en sens contraire. S'ensuit des violences verbales. Nous accuse d'être les complices de ceux qui ont pénétré la maison. Tout semble avoir été inventé de toute pièce pour nous faire partir.

Les membres du CIQ tentent de temporiser.

Nous partons en direction de la Madrague Ville.

Retrouver une « terre connue » est presque un soulagement.

Répit.

Je retrouve Cristi qui vit seul avec son frère Bobi. Son père et sa mère sont repartis en Roumanie.

Tous les matins, il part à 6 h avec sa poussette et ne revient qu'en fin d'après-midi.

Il connaît tous les coins et recoins de la ville.

Il fait froid, ce soir. Marcello semble fiévreux. Nicolletta l'aide à enfiler une veste polaire. Jabbar est silencieux. Il porte la ferraille de la journée dans de grands sacs

Tati Il me dit que Cassandra est sur le retour.

1111

Jeudi 27 septembre

Bobi et Alin sont adossés à une palissade du chantier du vieux port. Ils attendent que les ouvriers leur donne un vieux bout de câble en cuivre, en échange d'un pourboire.

Il leur manque 5 euros pour conclure la transaction.

Vers 18 h. Dany court. Avec sa poussette pleine, il s'engouffre dans le tramway en direction de la Madrague Ville. Après le bus, il lui restera encore 30 minutes de marche avant de regagner sa tente.

Vendredi 28 septembre.

La menace de feu brandie par les habitants et les riverains a été mise à exécution hier soir dans un autre quartier de Marseille, quatre jours seulement après leur installation près de la Cité des « Créneaux ».

Anika revient de l'hôpital. Elle souffre d'une grave insuffisance rénale. L'infirmière n'avait pu passer là-bas, Traverse des Pâquerettes, avant l'attaque des riverains.

La Madrague Ville est calme. Cassandra est déjà revenue avec un autre de ses frères. Nicolletta et Marcello se reposent dans leur voiture. La nuit a été dure. Des bandes cagoulées les ont menacés toute la nuit. Les hommes ont dû veiller.

Anika conserve tous les papiers et les passeports de la famille sur elle.

Samedi 29 septembre

Il pleut de nouveau.

Mindra coiffe sa mère Anika dans la petite tente. Le matelas est trempé.

Une voiture de police s'arrête à la hauteur du campement. La discussion est courtoise. L'officier de police nous indique qu'il est là pour veiller à ce qu'il n'y ait plus de heurts entre la population et les « Roms ». Il nous félicite de notre action. Il me dit se souvenir de ses « origines ». Il est d'origine algérienne.

Medianca a préparé la soupe pour toute la famille. Chacun à tour de rôle vient et mange seul, en silence. D'abord le père Ardil, puis les fils, qui reviennent de la ferraille.

A mon retour, je lis la presse. J'apprends que, vendredi soir, la préfecture des Bouches-du-Rhône a demandé aux forces de l'ordre « de redoubler de vigilance dans les heures qui viennent sur l'ensemble du territoire des Bouches-du-Rhône pour veiller à ce que la situation aux abords des campements en instance d'évacuation ne dégénère pas. » (*sic*)

Vendredi 5 octobre

Cristi chante et m'apprend le romani.

Anika a été logée dans un hôtel de Belsunce avec deux de ses petits-enfants. Mindra est avec elle.

Vers 17 h Irina les rejoint.

Une grande pièce remplie de lits. Anika est installée au milieu des siens. Salima et Paula dorment contre elle. Elle me raconte comment elle a nourri ses petits-enfants en faisant couler du lait sur son sein.

Anika aime chanter des berceuses.

Chemin de la Madrague Ville. De nouvelles tentes sont installées pour ceux qui viennent d'arriver en bus de Roumanie.

Les familles se retrouvent. L'unité de ces familles se moque bien des lois de la précarité.

Samedi 6 octobre

Maria K. parle bien français. Elle vit avec ses deux enfants et son mari dans leur voiture.

Dimanche 7 octobre

Jour de sortie des enfants.

Entassés et joyeux dans la voiture, nous partons pour le centre-ville.

Au programme spectacles, ateliers de poterie, concert.

J'observe le contraste saisissant entre cette énergie, ce désir de vivre et d'apprendre, cette force d'être là ; au monde, avec le sourire et la distance, l'inquiétude, la méconnaissance des gens rencontrés là.

Une bulle nous entoure, deux mondes se côtoient.

Certains ont hâte de nous voir partir.

Nous ramenons les enfants. Il est tard. La soupe est prête sur le « bout de trottoir ».

Nicoletta et Marcello sont inquiets. L'hôpital Nord a refusé à Marcello une radio de contrôle. Il a toujours mal et la fracture du poignet reste douloureuse.

Lundi 8 octobre

Maria K. est en France depuis dix ans. Elle vit ici avec deux de ses enfants. Elle est enceinte. Elle en a 4 autres près de Timisoara élevés par son père. Elle considère qu'il vaut mieux vivre dans une voiture que sous une tente.

Elle est venue à Marseille pour tenter d'avoir une vie meilleure qu'à Fréjus. Au bout de quelques jours, elle désire repartir. Son mari Gorgi répare la voiture.

On est lundi aujourd'hui. Cristi fait du vélo. Il me dit : « c'est lundi et je me fous de tout. »

Mindra prépare la « chorba » pour Anika, restée à l'hôtel. Après cela, elle regagne Belsunce avec sa fille Paola et une marmite enveloppée dans un sac plastique.

Les garçons, Medelin et Gabrichiu, n'ont plus d'assurance pour la voiture.

Journal de l'expulsion.

Mardi 9 octobre

Ce matin à 5h40, les CRS expulsent les « habitants » de la Madrague Ville. Tout est détruit, tentes, matelas, couvertures. Certains arrivent à sauver quelques vêtements, jouets entassés à la hâte dans les poussettes. Les tentes sont vidées de ceux qui dorment, enfants, bébés. Un bulldozer « dégage » tout. Des blocs de béton sont dispersés et empêche désormais toute installation. L'opération « commando » a été bien préparée.

Plus de cent hommes, femmes, enfants, bébés, vieillards fuient à la hâte et se dispersent dans la ville.

Nadia est en larmes. Sa famille est là sous la passerelle de l'autoroute près du square Oddo. Un peu plus loin Emil dort par terre.

Les enfants jouent avec de vieux landaus.

Poussière, vacarme assourdissant des voitures qui s'engouffrent au-dessus sur la passerelle.

A la Madrague Ville, Nicoletta et Marcello s'éloignent en voiture. Cassandra et Vian sont déjà partis.

1313

Victor, le beau-frère d'Anika, l'a suivie pour ne pas rester seul et malade, en Roumanie. Il n'est pas marié, n'a pas d'enfants. Victor reste là, en silence. Il se déplaçant difficilement avec son déambulateur.

Près des archives départementales, Maria Z., son mari et leurs enfants attendent.

Les autres sont plus loin sur la place, juste en face des « docks du sud ».

Les hommes cherchent, fouillent les bâtiments vides, désaffectés près du bar des camionneurs. Une impasse entre deux entrepôts pourrait servir de refuge pour la nuit. C'est à l'abri du vent. Le patron du bar est une présence silencieuse et menaçante.

Tous prennent la décision de revenir en force devant l'UHU de la Madrague Ville, pour mettre en place une résistance, prévenir la presse, organiser la survie. Une cohorte de poussettes chargées remonte le chemin de la Madrague Ville.

La police est là, en alerte. Elle contrôle.

Il fait chaud, le seul robinet disponible a été détruit par les CRS.

Quelques militants débattent avec la police des « droits européens ». Une manière de soulager leur conscience. Ils repartent après avoir déclaré que ce n'était pas à eux d'agir mais aux politiques. Juste en face, pourtant, ils sont cent, hommes, femmes, enfants, exposés à la nuit, ici.

Un journaliste ballade son micro, donne la parole à ceux qui justement n'étaient pas là.

À la tombée de la nuit, les tentes arrivent enfin sans les couvertures. On les monte. Mais elles devront être démontées à l'aube.

Un délai a été négocié avec la police.

Mercredi 10 octobre

8 heures

Où aller ? La police veille sur ce bout de trottoir et attend le départ fermement, mais sans violence.

Les ouvriers grillagent la parcelle de 100 m² appartenant à Sofilo (société foncière immobilière et de location) filiale d'EDF. L'OFII (Office Français de l'Immigration & de l'Intégration) est aussi là pour proposer l'aide au départ. Ils trouvent quelques candidats.

Conférence de presse à la LDH, à la suite aux évènements des « Créneaux ». Nadia et Maria témoignent de la violence qui leur a été faite. Photos, applaudissements. Un journaliste croque le visage angélique de Nadia.

Dehors, l'urgence.

A notre retour, la pression policière est toujours là.

Square Oddo. Une plaque signale qu'à cet emplacement se trouvait un camp de réfugiés survivants du génocide arménien.

Un second rassemblement s'organise. Square Oddo, juste en contrebas de la passerelle de l'autoroute, il y a de l'eau, des arbres. L'endroit est dissimulé mais dangereux. C'est un lieu de trafics et de règlements de compte. Impossible de passer la nuit là. La peur gagne.

L'errance à travers la ville recommence.

Où aller ? Cristi s'oppose à l'avenue de la Méditerranée, face à la mairie du XIV^e arrondissement. Trop de riverains. Cristi vient d'avoir 18 ans. Son jugement est sûr. Pourtant, autour de 20 h, camions, voitures et poussettes se dirigent vers l'avenue de la Méditerranée.

Deux minutes se passent et, aussitôt, les menaces de mort ou d'incendie fusent. Aicha s'interpose. Elle rappelle aux habitants toutes origines confondues l'hospitalité qui a été faite à leurs ancêtres.

Les familles ont peur, ceux qui ne sont pas encore arrivés rebroussement chemin en grande hâte vers le square Oddo.

La nuit tombe.

Fiorin a beaucoup d'énergie et propose une solution qui donne lieu à une longue négociation.

Vers 21h30, on charge poussettes et tentes dans les camions. Le « convoi » se dirige vers le quartier du Merlan. Au carrefour, à droite du rond-point Wresinski

(fondateur d'ATD quart-monde), rue Raymond Martin, une grande inscription sur le mur : « aie confiance, Dieu t'aime ». Juste en face, se déploie un immense terrain vague, résidu des chantiers de construction voisins. Des arbres, des roseaux, des herbes qui ne demandent qu'à devenir « jardin ». Sur la butte quelques caravanes. Les immeubles sont loin et donnent à la nuit un théâtre de lumières habitées.

Les hommes portent Victor. On lui trouve canapé.

A minuit le campement est installé tout au fond, à l'abri des regards.

Il n'y a pas de place pour tout le monde dans les tentes. Vale (Tarzan) doit dormir dehors, abrité par le canapé.

Le lieu est loin de tout. Sans eau. Il faut marcher longtemps pour faire les courses.

Ceux qui ont des camions pourront travailler. Mais les autres ? Cristi dit ne pas vouloir rester.

Les camions chargés de ferraille attendent.

Un vigile de l'un des chantiers voisins semble alerter la police.

Jeudi 11 octobre

10 h. La police est là. Elle signale, elle contrôle. Encore et toujours.

Nouveau départ à la recherche d'un nouveau lieu.

Avenue des Pâquerettes, il y a un immense terrain vague qui appartient au Conseil régional. Il est destiné à la construction d'un lycée. Jean Marc Coppola, vice-président du Conseil régional, promet que là, il n'y aura pas d'arrêté d'expulsion.

C'est à quelques minutes de la Traverse des Pâquerettes. Le lieu est de sinistre

mémoire. La veille de l'expulsion des « Créneaux », des menaces de mort et de feu avaient été proférées par les riverains.

Au bout de 48 h à peine, les habitants chassent les nouveaux venus à coups de pied et les menacent.

Vendredi 12 octobre

Cristi avait parlé à plusieurs reprises d'un endroit à proximité de la bibliothèque des archives, sous le pont de l'autoroute.

Un trou dans le grillage : refermé à chaque passage.

En contrebas, des traces d'occupations anciennes. Daddo et son père dorment là depuis quelques mois.

Aucune tente n'a été montée pour préserver leur « invisibilité ».

C'est là que se cachent à présent Nadia et sa famille, Maria et les siens, Victor, Bobby et Cristi, Fiorin, Voicita et son mari Grito et aussi Tarzan.

Porté à bout de bras par les quelques hommes qui ne sont pas partis travailler, Victor est envoyé chez « Médecins du Monde ».

Le soir, Nadia monte enfin sa tente pour se protéger du mistral. Mais il s'engouffre dedans.

La tente de Maria est trop grande. Il faut d'abord aplanir le terrain.

Samedi 13 octobre

Peu à peu, on monte les tentes. L'aide d'urgence arrive. Trop de nourriture d'un seul coup. En l'absence de ceux qui sont partis travailler, la répartition est sensible. Ceux qui ont trouvé refuge rue de Ruffi sous l'église Saint Martin accourent.

1515

Dimanche 14 octobre

Les enfants sont tous partis au parc. Maria s'en est séparée pour la première fois.

Elle est inquiète.

Sept tentes sont montées. Victor souffrant est allongé à coté de sa tente.

La femme de Fiorin, Nicoletta, est retournée en Roumanie avec leur bébé. Elle sera de retour dans quatre jours. Alors Cristi qui fait équipe avec Fiorin. Vale travaille le cuivre. On le déclare le « roi de la jungle ». Le Tarzan de ce bout de monde.

Emil vit à présent dans un bidonville au bord de l'autoroute du littoral à quelques kilomètres. Il arrive de là bas à pied pour apporter des chocolats aux enfants. Il est tard, il pleut.

Une tornade s'abat non loin de là.

lundi 15 octobre

14h. Les enfants s'en vont joyeux à la douche du Secours catholique.

Après de longues journées de travail, Cristi revient épuisé. 100 euros en quinze jours. Bobi répare son vélo. Dany revient de la douche, rasé de près. Il a 25 ans et

trois enfants à Vilcea en Roumanie. Il réussit à envoyer environ 300 euros par mois à sa famille.

Tout le monde travaille. Victor reste seul.

Mardi 16 octobre

Quatrième jour.

A qui appartient ce « délaissé » entre terre et vacarme de l'autoroute ?

Ce matin à 10 h un car de police s'arrête. Dix policiers contrôlent les identités.

Tarzan, malin, déclare que cela fait huit jours déjà que le « camp » est installé là. La police n'est pas dupe. Une expulsion immédiate ne peut avoir lieu que dans les premières 48h de l'installation d'un campement. La police repart. Il lui faudra un jugement du Tribunal.

Mercredi 17 octobre

8h 45. Appel du responsable de la sécurité d'Euromed. Il déclare être conscient des problèmes vouloir se montrer conciliant. Néanmoins, il dit être obligé de faire un rapport. Cet espace, délaissé de la voirie, a donc un propriétaire.

La situation est très précaire. Les familles de la rue de Ruffi ont été expulsées et campent à présent juste au-dessus, sur la pelouse face à la Bibliothèque des archives. Ils n'ont pas de tentes.

Dimanche 28 octobre.

Le mistral n'a cessé de souffler depuis deux jours. 130 kilomètre/heure.

Non loin de là, le Casanova a rompu ses amarres sous la force du vent.

Rien ne résiste.

La police évacue. La préfecture a trouvé une nouvelle arme : l'« arrêté de sûreté » est son nom.

Le danger est présent, mais ni plus ni moins qu'à la Madrague Ville.

Là, les enfants sont au moins protégés par un grillage.

Ils ont une nouvelle adresse temporaire : 1 rue de la Révolution française, à La Belle de Mai.

.

Dans le presbytère, deux salles en enfilade, un coin cuisine, deux toilettes, un lavabo.

Les matelas, les couvertures, les poussettes ceinturent les deux pièces. Il ne reste pas un centimètre carré de libre. Confinement, proximité. Exposition constante à la vue de tous.

La vie ici est sans repos, sans répit.

Pourtant, dans ce refuge exigu, des nouvelles familles débarquent encore de Roumanie.

Mardi 6 novembre

Tarzan me tend les bras, m'enlace, pleure. Il est heureux de me revoir. Il est si grand et si fragile. Ses bras sont tailladés à la suite de rixes alcoolisées. Il attend sa famille.

Daddo est rasé de près. Il s'est posé sur le rebord d'un matelas. Il semble dire, je suis là sans être là. Je ne veux pas rester ici.

Victor ne semble figé. Il est resté sans bouger depuis si longtemps. Seuls ses yeux semblent encore mobiles. Mobiles et fixes à la fois. Il fume une cigarette.

Pour manger, une seule position possible : allongé. Il n'y a rien pour s'asseoir. Il n'y a pas de table, non plus. Les réchauds électriques sont posés sur le sol.

Samedi 10 novembre

Pluie forte, dense, soutenue.

A l'extérieur du presbytère, la gouttière, déverse des torrents d'eau.

Ceux qui reviennent du travail s'engouffrent à la hâte à l'intérieur et laissent leurs blousons mouillés dans la poubelle.

Les familles installées ailleurs viennent partager le repas.

Alin téléphone en Roumanie. Sa femme l'a quitté. Elle s'est installée en Allemagne

Guiletta revient souriante avec l'un de ses fils.

Romeu passe, préoccupé. Trempé.

Tous sont là. A attendre.

Là, c'est un sas humanitaire. La nourriture provient des fonds d'urgence. Cet assistanat est intenable.

Le maigre travail manque à la dignité.

Dimanche 11 novembre

L'impression que tout était toujours mieux avant.

Sous le pont, exposé au vent.

A la Madrague Ville.

Porte d'Aix.

Toujours ailleurs. Sans cesse plus loin dans le temps.

Un camion a perdu son chargement de ferraille devant le presbytère. Ce qui aurait pu être un événement cocasse a failli, encore une fois, déclencher la violence des habitants.

Police se montre compréhensive. Non, ce n'était pas le fait des « Roms »

La ferraille qui n'a pu être rechargée est rangée avec minutie près des poubelles.

Sans doute le chargement sera-t-il récupéré à bon escient.

Réquisition citoyenne.

Lundi 12 novembre

5H 45. Des ombres furtives passent dans la nuit.

Les habitants des immeubles de La Belle de Mai dorment encore. Quelques fenêtres sont éclairées.

Les militants des collectifs et partis politiques viennent soutenir la « réquisition citoyenne » de l'ancienne caserne de la gendarmerie du 91 bd de Plombières.

Cristi émerge de son sommeil.

1717

Nadia, Averesco et les enfants sont prêts, silencieux devant la porte du presbytère.

Les autres dorment encore.

Quelques voisins observent.

Il faut partir vite rejoindre ceux qui ont préparé, nettoyé et sécurisé l'accueil des familles.

Les militants s'émeuvent des rideaux accrochés aux fenêtres en signe de victoire ou du bruit des meuleuses qui ouvrent les portes. Les habitants des cités voisines sont déjà là et nous insultent. Ne plus discuter. Ne plus argumenter face au déni.

Ils sont quelques 80 humains et font face à peut-être 3000 « voisins » ou plus.

Plus fragiles, moins organisés, ils sont livrés depuis un mois à l'errance à travers la ville, exposés au vent, à la promiscuité.

La nouvelle fait vite le tour des autres campements, des autres bidonvilles.

Tous veulent venir ici à présent.

Un passage est négocié avec les jeunes des cités voisines pour respecter la porosité du lieu.

Mardi 13 novembre

Les familles se rassemblent autour du brasero collectif.

Cristi et quelques hommes dansent encore timidement pendant que les femmes préparent à manger. Pommes de terre et oignons au gros sel.

Nadia et sa famille n'occupent que deux des pièces de l'appartement pourtant plus grand. Ça leur suffit, après avoir vécu à 6 dans une petite tente.

Victor arrive enfin. Il fume à la fenêtre du rez-de-chaussée.

Mercredi 14 novembre

Rien.

Juste la confusion et les luttes. L'ennemi ne serait-il pas aussi à l'intérieur ?

Jeudi 15 novembre

J'ai rêvé d'une attaque de la police. Augustin s'interposait.

J'ai rêvé que, pour protéger et cacher les familles, on aménageait une pièce spéciale sécurisée. J'ai rêvé de l'holocauste.

Le lourd portail qui, autrefois, servait à la protection des familles des gendarmes, sécurise le lieu à présent.

Ce soir toutes les familles sont installées.

Le travail reprend ses droits.

Vendredi 16 novembre

Les pétitions des habitants de La Belle de Mai commencent à circuler dans le quartier.

« Alerte, sauvons notre quartier !! Occupation sauvage de la gendarmerie par les « Roms ». Non à l'insalubrité, non aux excréments. Ils font leurs besoins au bas de nos immeubles. Non aux risques d'épidémies. Non à l'augmentation de l'insécurité. Les habitants de La Belle de Mai ont droit à l'hygiène et à la sécurité. »

En ce début d'hiver 2012, la température est encore clémente.

Messi le fils de Gabriciu et d'Ankucha est là. Il a 15 jours et dort profondément sous une épaisse couverture. Soledade est fière de garder Messi pendant qu'Ankucha fait les courses.

Victor sourit à présent, quand je refuse de lui donner des cigarettes.

Anika vient rendre visite à sa famille tous les jours.

Cristi et Bobi attendent leurs parents.

Daddo attend sa femme et son enfant.

Nadia est la reine du ménage.

Le mari de Maria se porte mieux. Dehors, exposé à la violence de la rue, il paraissait hagard.

Les enfants vont à l'école.

Alin est trop seul ici.

Je suis sans nouvelles de Cassandra.

Le feu du brasero est toujours allumé.

D'autres familles vont arriver. Urgence économique oblige.

Gare Saint-Charles, la même famille est alignée sous l'escalier. Elle dort sous d'épaisses couvertures. Un seul homme veille à la sécurité du groupe. Il fume.

Emil et toutes les familles du bidonville de l'A55 détruit par les forces gouvernementales errent dans la ville à la recherche d'un nouveau lieu.

Gabriciu ne veut plus jamais entendre le mot « dégage » pour lui, sa femme, ses enfants.

A ce jour, à Marseille il y a XX campements ou bidonvilles menacés d'expulsion.

Dans la France entière, ils sont XX.